

cifique » des Soviétiques est autre chose. C'est Staline qui l'a avancée à la fin de la deuxième guerre mondiale ; les arguments ont pu varier tant soit peu dans le temps, mais le fond réside en ceci : il existe désormais dans le monde des « forces de paix » (masses, mouvements...) suffisamment fortes pour contrecarrer les desseins des fauteurs de guerre dans le camp impérialiste ; si ces forces de paix agissent avec suffisamment de vigueur, elles pourront maintenir la paix dans le monde, les deux régimes — capitaliste et socialiste — co-existeront et on ne connaîtra qu'une compétition économique pacifique entre eux.

Conformément à cette orientation, les Partis communistes dans le monde et ceux qui sont associés à eux ont renoncé à reconstituer une Internationale des Partis communistes, où des tendances à la lutte pour le pouvoir auraient pu se faire jour (1) ; la seule « Internationale » qu'ils offrent aux masses c'est le « Mouvement de la Paix ». Les Partis communistes conservent le but communiste à titre de souvenir dans leur programme théorique, mais leur activité pratique est dictée par la « lutte pour la paix », avant tout par un soutien des démarches de la diplomatie soviétique, non par l'objectif du pouvoir ouvrier.

Les Chinois n'ont pas mis en cause toute cette orientation, ils ont seulement avancé quelques arguments qui en démolissent les prémisses. Ils disent que l'impérialisme, aussi longtemps qu'il vivra, ne pourra pas renoncer à la guerre, que ce n'est pas une affaire de bonne ou de mauvaise volonté, mais une caractéristique inhérente à sa

Khrouchtchev ne tourne pas sur le fond

Khrouchtchev a été obligé, pour ne pas être débordé par des courants qui dénonçaient le bilan nul de la politique de « camp David », de faire un virage en épingle à cheveu à l'ouverture de la conférence au sommet. Mais il n'a pas du tout abandonné la conception qu'il est possible, par une pression suffisante, de tenir en échec les fauteurs de guerre. A Bucarest il a déclaré que l'opinion de Marx et de Lénine sur la guerre était dépassée par les événements, avant tout par suite de la croissance des Etats ouvriers. Cet argument tient-il ? Il y a certes une très grande différence dans les rapports mondiaux entre le temps où Lénine écrivait « La maladie infantile » et celui des sputniks ; le rapport des forces à l'échelle mondiale a été effectivement renversé, et il continue à évoluer aux dépens de l'impérialisme mondial. Peut-on de là en conclure que les forces de l'impérialisme sont désormais telles qu'il suffira que soit exercée sur lui une pression suffi-

structure. Sur ce point la thèse chinoise est impeccable : la guerre n'est pas un accident ou un péché provoqué par le mauvais vouloir de quelques personnages pernicious, et que l'action de tous les hommes de bonne volonté pourrait prévenir ; la guerre est une fonction de la société capitaliste, un de ses moyens soit pour la recherche de profits soit pour la défense de ceux-ci et de ses privilèges. C'est là un enseignement marxiste que Lénine reprit avec vigueur, et cet enseignement fut sérieusement défendu par les Partis communistes dans les années 1920.

A partir d'une telle divergence, il n'est pas difficile de se rendre compte que les orientations politiques deviennent opposées. Pendant plus d'une année, Khrouchtchev et tous ceux qui lui emboîtaient le pas ont cru parvenir à des résultats en faisant force surires à Eisenhower, ami de la paix, etc... On se rappelle les saluts de bienvenue au porte-parole de l'impérialisme américain des dirigeants des P.C. de France et d'Italie, sans parler du P.C. d'Argentine... Par contre, les Chinois ne voyaient dans les propos pacifistes d'Eisenhower que grimaces hypocrites, et c'est la lutte des masses — par exemple des masses latino-américaines — contre l'impérialisme yankee que les Chinois appréciaient.

(1) Le Bureau d'information n'a vécu que le temps d'exclure les Yougoslaves qui, à la réunion de constitution, avaient reproché aux P.C. français et italien d'avoir renoncé à la lutte pour le pouvoir à la fin de la guerre.

samment forte pour qu'il ne se lance plus dans la guerre ?

Si les forces dont dispose à présent l'impérialisme américain étaient vraiment très faibles, si la disproportion entre ses moyens matériels et ceux des Etats ouvriers était absolument énorme, on pourrait arguer qu'il ne se lancerait pas dans une guerre-suicide et qu'il préférerait vivre pour le mieux ses derniers jours avant de faire place au socialisme. Mais, si quelques conseils de ce genre ont été donnés aux capitalistes par Khrouchtchev, il suffit de prêter l'oreille aux discussions dans les sphères dirigeantes du capitalisme américain pour savoir que *personne* dans celles-ci n'a le moindre penchant pour un tel point de vue, que ceux qui crient le plus fort à la faiblesse et au retard des armements américains dans certains domaines, ont en même temps la conviction que ce retard peut être comblé et espèrent ramener le rapport des forces en leur faveur.

Le rapport des forces n'est d'ailleurs pas un élément statique, qui se mesure sur un appareil comme la vitesse d'une machine, c'est un élément qui se transforme dans la lutte et par la lutte. Tout indique que l'impérialisme américain se prépare à la lutte. Et celui-ci n'est pas, comme les Chinois l'écrivent parfois, un « tigre de papier » : il dispose, hélas, de forces capables de faire des ravages considérables. A ce propos, aussi, les Chinois témoignent d'une sous-estimation des dangers de la guerre nucléaire, dont le moins qu'on puisse dire est qu'elle est d'une légèreté incompréhensible. Apparemment la Chine pourrait tenir le coup même en perdant la moitié de sa population ; mais ce n'est pas une question de nombre seulement, c'est aussi la question des conditions climatiques, biologiques, physiologiques même, dans lesquelles devrait vivre ce qui resterait de l'espèce humaine.

L'impérialisme américain peut-il céder à la pression ?

Si affaibli qu'il soit par comparaison avec le passé, l'impérialisme dispose de moyens puissants ; il ne se considère pas, lui, comme historiquement dépassé ; en matière de survie politique et sociale, il n'est pas du tout prêt à s'incliner sous une pression démocratiquement exprimée ; il n'est et ne sera sensible qu'à la force. Jusqu'à présent, dans l'histoire, on n'a assisté à aucun harakiri d'une classe possédante, il a fallu la briser. Bien sûr, le problème se poserait autrement si le capitalisme ne subsistait que dans quelques pays insignifiants du point de vue de leur puissance (Suisse...). Mais aujourd'hui c'est au capitalisme américain qu'il faut faire face. Le rapport des forces n'est pas pour lui tel qu'il ne peut, selon les calculs de ses dirigeants, avoir de chances de l'emporter. Il a dit et montré que quand certains points décisifs seront en cause, il s'engagera dans le combat. Il lutte pas à pas sur tous les points du globe, il crée et entretient des coalitions autour des Etats ouvriers, il ne réduit pas mais augmente son budget militaire. A l'intérieur, y a-t-il des forces capables de l'arrêter s'il décidait d'entrer en action ? La classe ouvrière américaine est certes, potentiellement, un colosse et elle seule aurait, aux Etats-Unis, la force d'intervention décisive. Mais il faut constater qu'elle ne l'est que potentiellement ; par contre, politiquement, elle est aujourd'hui la classe ouvrière la plus arriérée dans le monde, elle se trouve encore à la remorque de sa bourgeoisie et pourrait être entraînée, sans grande difficulté, dans une croisade anticommuniste.

En somme, le capitalisme américain est